

Physicalisme et monisme russellien

Victor Tremblay-Baillargeon*

« We know nothing of the intrinsic quality of the physical world, [...] we know the laws of the physical world, in so far as these are mathematical, pretty well, but we know nothing else about it [...] »
- Bertrand Russell, 1927, *The Analysis of Matter*, p. 264

Résumé

Dans cet article, je propose de défendre le monisme russellien, une théorie posant l'existence de quiddités phénoménologiques au fondement de la réalité. Je propose en particulier de montrer que le monisme russellien échappe aux objections qui en font une version inadéquate du physicalisme. Pour ce faire, j'identifie les trois raisons qui motivent le physicalisme, c'est-à-dire la parcimonie, le naturalisme et l'argument de la clôture causale, et j'argumente qu'il faut considérer que le monisme russellien satisfait ces trois motivations. Ainsi, si j'ai raison, le monisme russellien devrait être considéré comme imperméable aux critiques qui voient en lui une forme problématique de physicalisme.

1. Introduction

Le monisme russellien est une théorie métaphysique qui, comme son nom l'indique, est inspirée par la pensée de Bertrand Russell. Cette théorie postule l'existence de *quiddités*, des propriétés fondamentales dans lesquelles seraient fondées à la fois les états

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

mentaux et les entités décrites par la physique. Plus précisément, trois thèses sont caractéristiques du monisme russellien¹ :

I – **Structuralisme physique**. Les théories physiques ne concernent que les *relations causales* entre les différentes entités théoriques qu'elles postulent, restant muettes en ce qui concerne leur véritable nature. Autrement dit, la physique traite des propriétés *dispositionnelles* de la matière, laissant de côté ses éventuelles propriétés *intrinsèques*.

II – **Réalisme concernant les quiddités**. Il existe des quiddités, i.e. des propriétés fondamentales et non dispositionnelles, qui fonderaient les propriétés dispositionnelles dont traite la physique.

III – **Phénoménalisme des quiddités**. Ces quiddités seraient phénoménales, c'est-à-dire qu'elles posséderaient une certaine forme de conscience, de vie mentale.

Selon Russell, ainsi que ses défenseurs contemporains, le monisme russellien permet de répondre à deux questions profondes. Premièrement, il permettrait de résoudre le fameux « problème difficile de la conscience », c'est-à-dire le problème consistant à trouver une place pour la conscience phénoménale dans notre conception du monde, en plaçant les propriétés phénoménales au niveau le plus fondamental de la réalité. Deuxièmement, il permettrait de répondre à la question « qu'est-ce vraiment que la matière ? » en dépassant les réponses des théories formulées par la physique mathématique nous disant ce que les entités physiques *font*, mais pas nécessairement ce qu'elles *sont* : la matière, à son niveau le plus fondamental, serait assimilable à des quiddités phénoménales. Ainsi, en combinant ces deux problèmes, Russell a imaginé une élégante solution.

Malgré l'optimisme de ses défenseurs, le monisme russellien fait face à de nombreuses critiques. Notamment, des défenseurs du physicalisme (i.e. la thèse selon laquelle tout ce qui existe est physique, ou bien réductible d'une manière ou d'une autre au physique) ont accusé le monisme russellien d'être un mauvais compromis entre le dualisme corps-esprit et le physicalisme². Ainsi, le monisme russellien

¹ Cette définition du monisme russellien en trois thèses est due à Alter, T. et D. Pereboom (2019), *Russellian Monism*.

² Par exemple Ney, A. (2015), *A Physicalist Critique of Russellian Monism* et Robinson, W. S. (2018), *Russellian Monism and Epiphenomenalism*.

posséderait certains (voire même tous) les défauts du dualisme, sans pour autant posséder les vertus du physicalisme.

Dans cet article, je propose de défendre le monisme russellien contre les objections de ce genre en montrant qu'il possède les mêmes vertus théoriques que le physicalisme. Pour ce faire, je propose d'abord de montrer quelles sont les vertus théoriques qui sont généralement considérées comme les raisons motivant le physicalisme. Ensuite, je montrerai pourquoi il faut considérer que le monisme russellien possède lui aussi ces vertus.

Avant tout, deux remarques terminologiques s'imposent. Premièrement, notons que je n'adopterai pas de définition précise du physicalisme. En effet, il n'existe pas de consensus définitif à propos de la définition formelle correcte de cette thèse. Souhaitant éviter les débats terminologiques, je me contenterai de la formulation générique du physicalisme énoncée plus haut.

Deuxièmement, je considérerai que le monisme russellien est une forme particulière de physicalisme. Ma compréhension générique du physicalisme me permet en effet cela : il suffit d'accepter que les quiddités postulées par le monisme russellien sont « physiques », dans un sens large³. Ainsi, le monisme russellien reste compatible avec la thèse physicaliste générale selon laquelle « tout est physique, ou réductible au physique ».

2. Les vertus du physicalisme

Bien qu'aucune définition précise ne satisfasse tous ses adhérents, le physicalisme est une position très populaire en philosophie, et ce depuis des décennies. Et il n'est pas difficile de voir pourquoi. Cette position possède en effet de nombreux avantages théoriques :

1) ***Parcimonie***. Premièrement, le physicalisme promet une vision de la réalité à la fois simple et élégante, dans laquelle il n'est pas besoin de postuler des entités superflues, telles que des âmes

³ Cette possibilité n'est d'ailleurs pas particulièrement controversée. Notamment, Montero, B. (2015), *Russellian Physicalism* ; Stoljar, D. (2001), *Two Conceptions of the Physical* ; et Strawson, G. (2008), *Realistic Monism : Why Physicalism Entails Panpsychism* argumentent qu'il est correct de considérer que le monisme russellien est une forme de physicalisme (dans la mesure où l'on entend « physique » dans un sens large).

désincarnées. Autrement dit, le physicalisme est une thèse en conformité avec le fameux rasoir d'Ockham, postulant que nous devrions chercher à réduire au minimum possible les entités que nous postulons dans notre ontologie.

2) *Naturalisme*. Deuxièmement, il s'accorde parfaitement avec le progrès fulgurant de la science empirique des derniers siècles. Le physicalisme est une posture métaphysique qui nous permet de disposer de la métaphysique rationaliste stérile, qui cherchait à comprendre la nature par la seule réflexion *a priori*, et qui a été critiquée à travers les époques par des auteurs aussi divers que Hume, les positivistes logiques, ou plus récemment Ladyman et Ross⁴. Le physicalisme est motivé par l'idée que la métaphysique devrait être conçue comme une discipline naturalisée, c'est-à-dire en continuité avec les sciences. En se basant sur la physique, la métaphysique « garde les pieds sur terre » ; elle s'informe des progrès scientifiques et tâche de formuler des théories de la réalité qui soient en harmonie avec ceux-ci, plutôt que de lui faire compétition.

3) *Clôture Causale*. Troisièmement, le physicalisme permet de rendre compte de l'existence d'une causalité mentale, sans pour autant briser le **Principe de fermeture causale du physique (PFC)**, qui postule que « if any physical event is caused, it has a sufficient physical cause⁵ ». Effectivement, en concevant l'esprit comme une chose (réductible au) physique, on peut a) conserver le pouvoir causal qu'il semble posséder (l'esprit prend des décisions qui auront un impact sur le monde physique), tout en b) conservant le PFC, un postulat en accord avec ce que la science semble nous dire sur la nature de la causalité.

On retrouve des appels explicites à chacune de ces motivations dans la littérature contemporaine. Certains auteurs favorisent l'une ou l'autre de ces trois vertus dans leur défense du physicalisme. Par exemple, en ce qui concerne *Parcimonie*, Pautz nous parle du « physicalist dream of a maximally simple and uniform view of reality⁶ ». Ladyman et Ross pensent, en accord avec *Naturalisme* que « physics has a special status. [...] [F]or a metaphysical claim to be

⁴ Ladyman, J. et D. Ross (2006), *Every Thing Must Go : Metaphysics Naturalised*.

⁵ Kim, J. (2011), *Philosophy of mind*, p. 112.

⁶ Pautz, A. (à venir), *How to Achieve the Physicalist Dream Theory of Consciousness : Identity or Grounding*, p. 2.

taken seriously it must relate to at least one specific scientific hypothesis of fundamental physics. [...] Physicalism is generally regarded, at least by most physicalists, as a naturalist position that is motivated by science⁷ ». Et Papineau affirme que « the rise of physicalism [...] follows from [the causal closure] argument⁸ », ce qui va dans le même sens que *Clôture Causale*.

Mon objectif n'étant pas d'argumenter en faveur du physicalisme, je n'argumenterai pas davantage ni que le physicalisme satisfait ces trois motivations, ni que celles-ci soient valables. À partir de la prochaine section, mon objectif sera plutôt de montrer que le monisme russellien satisfait ces trois exigences. Ainsi, la conclusion à laquelle j'arriverai pourra être lue comme un conditionnel : si *Parcimonie*, *Naturalisme* et *Clôture Causale* sont les raisons motivant le physicalisme, alors le monisme russellien est motivé par les mêmes raisons que le physicalisme. Cette conclusion est importante, car beaucoup (voire même la quasi-totalité) des auteurs physicalistes acceptent l'antécédant de ce conditionnel.

3. La parcimonie

Le monisme russellien est une thèse parcimonieuse. Lorsqu'on le compare à des formulations plus traditionnelles du physicalisme, il peut sembler de prime abord que cela ne soit pas le cas. Effectivement, puisqu'il attribue de la phénoménalité à de mystérieuses quiddités, on pourrait croire que le monisme russellien ne soit rien d'autre qu'une forme quelque peu ésotérique de physicalisme, surchargeant inutilement les descriptions que nous offre la physique d'entités mentales. Mais lorsque l'on évalue si une théorie est parcimonieuse, il faut garder en tête ce qu'elle promet d'expliquer. En effet, une théorie n'est pas parcimonieuse dans l'absolu, mais bien en comparaison avec d'autres thèses qui cherchent à rendre compte de la même chose.

Or, le monisme russellien prétend justement expliquer davantage que d'autres formes de physicalisme. En particulier, le monisme russellien cherche à rendre compte de l'existence de la conscience

⁷ Ladyman, J. et D. Ross (2006), *Every Thing Must Go : Metaphysics Naturalised*, p. 39.

⁸ Papineau, D. (2001), *The Rise of Physicalism*, p. 3.

phénoménale, c'est-à-dire d'un « effet que cela fait » associé à nos expériences subjectives. Trouver une place pour la conscience phénoménale dans un univers où la physique représente tout ce qui existe est souvent considéré comme le plus gros défi auquel fait face le physicalisme⁹. Ce problème a d'ailleurs été notoirement appelé le « problème difficile de la conscience » par David Chalmers¹⁰.

En posant la phénoménalité au niveau fondamental de la réalité, le monisme russellien résoudre ce problème. Elle serait présente « dès le départ », au fondement des choses. Cette solution est extrêmement parcimonieuse ; l'ontologie du monisme russellien se résume aux propriétés dispositionnelles de la microphysique, que l'on considère fondées dans des quiddités phénoménologiques. Tout le réel surviendrait sur ces entités.

Le monisme russellien se veut donc une solution au problème du physicalisme consistant à rendre compte de l'existence de la phénoménalité. Pour résoudre ce problème, il postule des propriétés phénoménales au fondement de la réalité. Le monisme russellien a donc une ontologie légèrement plus riche que celle du physicalisme traditionnel. Mais puisque cette ontologie plus riche permet de résoudre le problème principal du physicalisme, et qu'elle n'est que très légèrement plus riche que celle du physicalisme traditionnel (se contentant d'y ajouter des quiddités phénoménales, rien de plus), il reste légitime de considérer que cette thèse est parcimonieuse.

Passons maintenant en revue quelques objections contre l'idée que le monisme russellien soit parcimonieux.

(1) L'objection la plus directe à l'idée que le monisme russellien est parcimonieux est de rejeter le besoin d'expliquer l'existence de la phénoménalité. S'il n'est pas besoin de rendre compte de celle-ci, alors l'attribution de phénoménalité aux entités physiques est superflue. Le monisme russellien en fait donc trop ; il s'encombre de quiddités phénoménales, alors qu'il serait plus simple et élégant de s'en tenir au contenu littéral des théories scientifiques.

Rejeter toute explication de la phénoménalité équivaut toutefois à adopter « l'éliminativisme » (ou l'illusionnisme), une position radicale

⁹ Chalmers, D. (2010), *The Character of Consciousness* ; Goff, P. (2017) *Consciousness and Fundamental Reality* ; et Kim, J. (2011), *Philosophy of mind*, par exemple.

¹⁰ Chalmers, D. (1996), *The Conscious Mind*.

selon laquelle il n'y a pas de chose telle que la conscience phénoménale à intégrer dans notre ontologie. Je me contenterai ici de rejeter cette position, en acceptant que la conscience soit un *explanandum* légitime¹¹.

(2) Selon Pautz (à venir¹), la vérité du monisme russellien impliquerait l'existence de lois psychophysiques, non dérivables depuis les lois physiques actuelles, permettant de rendre compte de la manière dont les propriétés « macrophénoménales » (c'est-à-dire les propriétés phénoménales ordinaires des humains, comme les expériences émotionnelles ou perceptuelles) émergeraient depuis les propriétés « microphénoménales » des quiddités. Cette conséquence n'est pas souhaitable dans la mesure où nous souhaitons arriver à une vision parcimonieuse de la nature : intégrer dans notre ontologie ces lois psychophysiques, potentiellement complexes et nombreuses, serait tout sauf parcimonieux.

J'accorde à Pautz que cette conception du monisme russellien n'est pas parcimonieuse. Cependant, il y a une autre façon de théoriser le monisme russellien, sans nécessiter un appel à des lois psychophysiques. On peut en effet considérer que les propriétés macrophénoménales sont fondées dans les propriétés microphénoménales d'une telle manière à ce qu'elles soient ontologiquement *réductibles* à celles-ci. Suivant Chalmers¹², nous pourrions appeler cette forme de monisme russellien le « monisme russellien constitutif¹³ ». Ainsi, nul besoin de postuler des lois psychophysiques qui expliqueraient l'émergence des propriétés microphénoménales ; ces dernières ne seraient *rien de plus* qu'une organisation particulière des propriétés microphénoménales. Une analogie peut être utile pour comprendre l'idée. Il est naturel de considérer qu'une société est fondée dans ses membres : l'existence du Québec dépend entièrement de l'existence d'une population québécoise. On peut dire que le Québec n'est *rien de plus* qu'une

¹¹ Le fait que l'illusionnisme soit radical n'implique pas qu'il ne puisse pas être défendu de manière intelligente. Voir par exemple Frankish, K. (2016), *Illusionism as a Theory of Consciousness*, pour une excellente défense de l'illusionnisme.

¹² Chalmers, D. (2017), *Panpsychism and Panprotopsychism*.

¹³ J'utilise dans cet article « réduction » et « constitution » comme des synonymes.

organisation particulière des humains qui constituent sa population. Or, nul besoin de considérer qu'il existe des lois « socioanthropologiques » que nous devrions ajouter à notre ontologie pour rendre compte de cela. Ainsi, en considérant que les états macrophénoménaux sont constitués par les états microphénoménaux des quiddités, le monisme russellien se passe de lois psychophysiques, et il peut demeurer parcimonieux.

(3) Pautz a toutefois une objection à cette conception constitutive du monisme russellien. Selon lui, cette conception souffre d'une incapacité à fournir ne serait-ce qu'une ébauche d'explication de la manière dont les propriétés macrophénoménales pourraient se réduire aux propriétés microphénoménales. De quelle manière, en effet, comprendre le fait que nos états phénoménaux sont identiques aux propriétés phénoménales des quiddités ? Le monisme russellien n'est pas proche d'avoir une réponse à cette question. Cela implique immédiatement un grave problème : dépourvu d'une théorie de la réduction permettant de rendre compte de la manière dont nous référons à nos états phénoménaux, « reductive Russellian monism fails for meta-semantic reasons¹⁴ ». Autrement dit, cette théorie échoue parce qu'elle affirme d'une part que les états macrophénoménaux sont identiques aux états microphénoménaux, mais d'autre part, elle est incapable d'exprimer ce qui rend cette identité possible. Le monisme russellien constitutif n'est donc pas tenable, et il faut se rabattre sur le monisme russellien « émergentiste », postuler des lois psycho-physiques et abandonner les prétentions à la parcimonie du monisme russellien.

En réponse à cette objection, j'affirme que l'exigence placée par Pautz sur le monisme russellien réductionniste n'est pas légitime. Le problème de l'exigence de Pautz est que, comme il l'affirme lui-même, il conçoit que la réduction doit être exprimée par une relation d'identité¹⁵. Or, cela n'est pas nécessairement le cas : certaines

¹⁴ Pautz, A. (à venir¹), *A Dilemma for Russellian Monists About Consciousness*, p. 19.

¹⁵ *Ibid.*, p. 11. C'est-à-dire que selon Pautz, pour affirmer que P se réduit à Q, il faut pouvoir montrer (au moins en principe) de quelle manière P=Q. Ainsi, pour pouvoir effectivement référer à un objet (non-fondamental), il faudrait pouvoir montrer comment cet objet est identique aux objets plus fondamentaux desquels il dépend.

relations de réduction ne sont pas correctement exprimées par la relation d'identité. Et il semble justement que la relation d'identité ne soit pas la meilleure manière d'exprimer la réduction que postule le monisme russellien des propriétés macrophénoménales aux propriétés microphénoménales.

En effet, quel est l'engagement ontologique du monisme russellien constitutif ? Affirmé grossièrement, c'est que tout ce qui existe soit réductible aux quiddités qu'il postule. Plus formellement : pour tout x , x doit ou bien a) être une quiddité, b) n'être *rien de plus* qu'un ensemble de quiddités. Or, la relation d'identité n'est pas optimale pour exprimer cette idée de n'être « rien de plus que ». On devrait lui préférer une relation de *fondation*, c'est-à-dire une relation de détermination constitutive, telle que X fonde Y ssi le fait que Y soit le cas n'est rien de plus que le fait que X soit le cas¹⁶. La fondation et l'identité ne sont pas équivalentes. Cela est évident par le fait que la relation d'identité est symétrique, alors qu'il est raisonnable d'assumer que la relation de fondation ne le soit pas¹⁷. De plus, la notion de « réduction » sous-entend une « directionnalité » qui n'est pas exprimée correctement par la relation d'identité, mais qui est exprimée correctement par la relation de fondation. Il vaudrait donc mieux définir le monisme russellien en termes de fondation, et affirmer que les propriétés macrophénoménales soient fondées dans les propriétés microphénoménales, plutôt que d'affirmer que les premières soient identiques aux secondes.

Or, l'utilisation de la relation de fondation modère énormément l'exigence de Pautz. En effet, le monisme russellien n'a plus besoin de montrer que les propriétés macrophénoménales sont *identiques* aux propriétés microphénoménales, mais bien que ces premières sont *fondées* dans ces dernières. Or, c'est précisément ce que le monisme russellien propose : selon cette théorie, les quiddités sont des propriétés phénoménales qui sont la base des descriptions de propriétés dispositionnelles décrites par la physique. Étant phénoménales, elles feraient en sorte que ces propriétés dispositionnelles soient associées à des propriétés phénoménales. Ainsi, les systèmes physiques complexes (comme le cerveau humain)

¹⁶ Fine, K. (2001), *The Question of Realism*.

¹⁷ Trogdon, K. (2013), *An introduction to grounding*. En effet, si A fonde B , cela ne donne aucune raison de croire que B fonde A .

peuvent « hériter » des propriétés phénoménales des quiddités qui les constituent, de la même manière que les systèmes physiques complexes « héritent » du pouvoir causal des entités microphysiques qui les constituent. Voilà donc le schéma de réduction qu'exigeait Pautz : ultimement, il n'est pas différent du schéma de transfert du pouvoir causal du physicalisme traditionnel. Une fois que l'on accepte d'exprimer la relation de réduction par la fondation plutôt que par l'identité, la difficulté pour le monisme russellien réductionniste se dissipe. Ainsi, il est possible de défendre une vision du monisme russellien qui soit parcimonieuse.

4. Le naturalisme

Le monisme russellien est en accord avec *Naturalisme*. Dès son énonciation initiale par Russell dans *The Analysis of Matter*, le monisme russellien a toujours cherché à offrir une compréhension du réel profondément en congruence avec la physique. Rappelons que le monisme russellien s'appuie sur une compréhension particulière du contenu des théories physiques : le structuralisme. Il s'agit d'ailleurs de l'origine de cette théorie. Ayant remarqué que les théories physiques ne nous informaient que sur les propriétés dispositionnelles des entités fondamentales, Russell a cherché à comprendre ce qui pourrait fonder ces dispositions. Il a finalement suggéré que la phénoménalité soit la propriété intrinsèque de ces entités fondamentales.

Ainsi, le monisme russellien propose non seulement une vision du monde compatible avec la science, mais souhaite aussi répondre à des dilemmes issus de la science. Cette théorie est donc autant, voire même plus, en adéquation avec la science que n'importe quelle autre forme de physicalisme. Elle devrait donc être considérée comme tout autant naturaliste¹⁸.

¹⁸ Notons que je n'affirme pas que le structuralisme physique soit une thèse dont la vérité est établie. La vérité de cette thèse est encore débattue aujourd'hui, en métaphysique et en philosophie des sciences. Ce débat dépasse la portée du présent article. Toutefois, j'affirme que, qu'il soit vrai ou non, le structuralisme physique est une thèse en accord avec les volontés de naturaliser la métaphysique, d'en faire une discipline informée par la physique et en continuité avec elle.

Passons maintenant en revue quelques objections contre l'idée que le monisme russellien soit naturaliste.

(1) Une position métaphysique authentiquement naturaliste devrait limiter son ontologie strictement à ce que la science nous dit du monde. En postulant des quiddités inobservables et étrangères au discours scientifique, le monisme russellien perd toute légitimité à être appelé naturaliste.

Toutefois, une objection de ce genre s'appuie sur une mauvaise interprétation de ce en quoi consiste le monisme russellien. Celui-ci ne postule pas de nouvelles entités « concurrentes » avec celles contenues dans les théories physiques, qui auraient été déduites d'un quelconque raisonnement *a priori*. Les quiddités qu'il postule servent plutôt à offrir une base catégorique aux descriptions des théories physiques, à nous informer à propos de ce que ces théories décrivent. Ainsi, il s'agit d'une interprétation du sens que l'on devrait donner aux théories physiques. Il ne s'agit donc pas d'une remise en question, ou même d'une tentative de dépasser le contenu des théories physiques. L'ontologie du monisme russellien est donc authentiquement naturaliste, car elle est tout à fait congruent avec la science actuelle.

(2) Le monisme russellien dépend de l'acceptation d'un structuralisme concernant les théories scientifiques. Toutefois, la science elle-même est neutre sur ce point : le contenu littéral des théories scientifiques ne nous oblige pas nécessairement à adopter le structuralisme. Le monisme russellien force donc une interprétation particulière des théories scientifiques, ce qui va à l'encontre de la volonté naturaliste de s'en tenir strictement au contenu de la science.

Je répondrai à ceci en accordant que le contenu des théories scientifiques est neutre en ce qui concerne le structuralisme. Mais cela n'implique pas pour autant qu'une interprétation structuraliste des théories physiques soit illégitime et contraire à l'esprit du naturalisme. Il est important de garder en tête que dans un paradigme naturaliste, la métaphysique a justement comme rôle de réfléchir aux implications ontologiques des théories scientifiques¹⁹. Le physicalisme, la position philosophique naturaliste par excellence, fait justement cela : en affirmant que « tout ce qui existe est physique », le physicalisme

¹⁹ Ladyman, J. et D. Ross (2006), *Every Thing Must Go : Metaphysics Naturalised*.

dépasse le contenu littéral des théories scientifiques particulières, pour en inférer une conclusion ontologique.

Or, c'est précisément ce que propose le monisme russellien : le structuralisme qui le caractérise n'est rien d'autre qu'une interprétation des implications ontologiques des théories physiques. Effectivement, en affirmant que les théories physiques ne concernent que des propriétés dispositionnelles des entités qu'elles postulent, le monisme russellien tire directement une leçon du contenu des théories physiques. Il faut donc considérer que le monisme russellien est une position naturaliste puisqu'il s'appuie sur le contenu des théories scientifiques pour élaborer son ontologie. C'est précisément en cela que consiste, pour une théorie métaphysique, d'être naturaliste.

(3) Le structuralisme est peut-être compatible avec le contenu des théories scientifiques, mais il y a un problème dans le raisonnement du monisme russellien : celui-ci présuppose qu'il doit y avoir plus que de la structure, et qu'il est nécessaire de postuler des quiddités pour fonder les propriétés dispositionnelles. Toutefois, il est tout à fait cohérent de s'en tenir à la structure dans notre ontologie, sans avoir besoin de fonder les propriétés dispositionnelles dans des propriétés intrinsèques. C'est ce que font par exemple Ladyman et Ross²⁰. Le monisme russellien fait donc une inférence illégitime et non scientifiquement motivée lorsqu'il pose l'existence de quiddités. En ce sens, il ne respecte pas les exigences du naturalisme²¹.

Afin de répondre à cette objection, il faut montrer qu'il est légitime d'inférer l'existence de quiddités pour fonder les propriétés dispositionnelles dont traitent les théories physiques. Il y a deux

²⁰ *Ibid.*

²¹ Il y a deux manières d'interpréter cette objection. La première revient à critiquer le monisme russellien sur le plan de la parcimonie, en affirmant que les quiddités qu'il postule sont superflues. La seconde manière d'interpréter cette objection est de la voir comme une attaque contre la prétention naturaliste du monisme russellien. J'ai déjà répondu à la première forme de cette objection dans la section précédente : il n'est pas correct de critiquer le monisme russellien sur ce point puisque les quiddités qu'il postule ont une utilité théorique, c'est-à-dire qu'elles permettent de rendre compte de l'existence de la phénoménalité. Je me tourne donc ici seulement vers la seconde forme de cette objection.

façons de légitimer cette inférence. La première est par analogie : nous concevons normalement que les propriétés dispositionnelles sont fondées dans des propriétés intrinsèques des objets. Par exemple, la propriété dispositionnelle d'un café d'être « brûlant » est fondée dans la température de ce café, une propriété qui lui est intrinsèque. De même, la propriété dispositionnelle d'une enzyme de pouvoir catalyser une réaction chimique quelconque dépend de sa forme, une propriété intrinsèque. Ainsi, on conçoit généralement les propriétés dispositionnelles comme existant en vertu de propriétés intrinsèques. On peut donc s'attendre à ce que les propriétés dispositionnelles dont traite la physique soient fondées dans des propriétés intrinsèques, qui seraient, selon le monisme russellien, celles des quiddités.

La seconde est de réaliser à quel point l'image d'un monde sans propriété intrinsèque fondamentale est insatisfaisante. En effet, affirmer qu'il n'y a rien d'autre que des propriétés dispositionnelles au niveau fondamental de la réalité revient à affirmer que tout ce qui existe fondamentalement est des propriétés relationnelles. Les entités fondamentales ne seraient alors caractérisées que par leurs relations les unes avec les autres. Dans les mots de Russell : « all the things in the world [would] merely be each others' washing²² ». Autrement dit, il n'y aurait au niveau fondamental que des relations, sans *relata*. Il s'agit là d'une vision du monde qui, si elle n'est pas forcément contradictoire, semble au moins incomplète et difficilement acceptable.

Ces deux remarques légitiment l'inférence consistant à postuler des quiddités pour fonder les propriétés dispositionnelles dont traite la physique. Je ne prétends pas avoir offert un argument définitif en faveur de l'existence des quiddités ; mais je crois que ces remarques montrent que cette inférence est au moins *prima facie plausible*. Et en l'absence d'un argument substantiel nous forçant à les rejeter, je crois qu'il est légitime d'accepter cette inférence de la part du monisme russellien. Il faut donc considérer que cette inférence est plausible. Affirmer que le monisme russellien n'est pas naturaliste à cause de son insistance pour dire qu'il existe des quiddités n'est donc pas

²² Russell, B. (1927), *The Analysis of Matter*, p. 325.

correct. Il faut considérer que le monisme russellien est une thèse naturaliste.

5. Clôture Causale

Enfin, le monisme russellien satisfait *Clôture Causale*. L'argument de la clôture causale, servant aux physicalistes à montrer la supériorité de leur thèse face au dualisme corps-esprit, peut être résumé ainsi :

1) Toute cause suffisante d'un événement physique est elle-même un événement physique (i.e. le monde physique est causalement clos).

2) Certains événements phénoménaux (ou mentaux) jouent un rôle causal suffisant dans la détermination d'événements physiques (lorsque l'on rapporte verbalement une expérience phénoménale, par exemple).

C) Donc, les événements phénoménaux sont des événements physiques. Autrement dit, la phénoménalité est physique, et le physicalisme est donc vrai.

La première prémisse de cet argument appartient à orthodoxie scientifique contemporaine, qui n'est que très difficilement questionnable. La seconde prémisse est une observation commune concernant nos états mentaux. La rejeter est possible, mais cela impliquerait d'embrasser l'épiphénoménisme, thèse selon laquelle la phénoménalité ne joue aucun rôle causal. Elle ne serait alors qu'accessoire, et sa place dans notre ontologie serait mystérieuse et inélégante. Cette position est donc inacceptable pour un physicaliste aspirant à une compréhension du monde élégante et unifiée.

Il y a évidemment des manières rationnelles de rejeter l'une de ces deux prémisses. Mais selon le physicalisme, les rejeter ne vient pas sans un grand coût théorique²³. Mon objectif étant de montrer que le monisme russellien possède les mêmes vertus théoriques que le physicalisme, je me contenterai de les accepter sans davantage de discussions, afin de montrer que le monisme russellien permet de conserver la vérité des deux prémisses et de la conclusion de l'argument de la clôture causale.

²³ Notamment, rejeter la première prémisse contrevient à la motivation naturaliste du physicalisme, et rejeter la seconde prémisse nuit à son ambition de parcimonie.

D'abord, le monisme russellien permet de conserver la clôture causale du monde physique. En effet, les quiddités qu'il postule, bien que phénoménales, n'impliquent pas l'existence d'une nouvelle forme de causalité qu'il faudrait ajouter à la causalité physique. Ces quiddités sont plutôt le fondement des dispositions causales des entités définies par la physique, mais elles ne sont pas en elles-mêmes des propriétés causales. Elles ne rajoutent donc pas de nouvelles relations causales dans la conception physicaliste orthodoxe selon laquelle les objets ou systèmes plus complexes (comme une protéine, une batterie électrique, etc.) peuvent « hériter » du pouvoir causal des entités fondamentales de la physique. Il n'y a donc pas de raison de croire que les quiddités postulées par le monisme russellien sont en contradiction avec la clôture causale du physique.

Ensuite, le monisme russellien permet tout de même de conserver la causalité de la phénoménalité. En effet, étant le fondement des propriétés dispositionnelles, la phénoménalité devient complètement intégrée dans la causalité physique. Les quiddités jouent un rôle indispensable dans la causalité en fondant les propriétés dispositionnelles. Il est alors plausible d'affirmer que les événements phénoménaux possèdent une efficacité causale sur les événements physiques : en fondant les propriétés dispositionnelles, ils rendent possible leur pouvoir causal. Ainsi, selon le monisme russellien, la phénoménalité possède un rôle important dans la constitution de la causalité physique. Par le fait même, elle possède un rôle causal important dans la détermination des événements physiques.

Enfin, le monisme russellien s'accorde avec la conclusion de l'argument de la clôture causale. En effet, si l'on entend « physique » dans un sens large (comme je le fais dans le présent article), alors il est vrai que les quiddités sont physiques. Or, elles sont phénoménales, et elles fondent toute forme de macrophénoménalité. La phénoménalité est donc physique.

Ainsi, le monisme russellien satisfait tout à fait l'argument de la clôture causale, en s'accordant avec la vérité de ses prémisses et de sa conclusion. Passons maintenant en revue certains objections à cette idée.

(1) Howell affirme que les propriétés phénoménales des quiddités n'ont pas d'influence causale intelligible sur le monde physique²⁴. Prenons deux mondes différents, M_1 et M_2 , identique à une différence près : dans M_1 , c'est une propriété de rouge phénoménal qui est la base catégorique de la propriété dispositionnelle de charge négative. Dans M_2 , c'est plutôt la propriété de vert phénoménal qui fonde la propriété de charge négative. Ces deux mondes sont également concevables, et ils n'impliquent aucune différence au niveau de la causalité physique : la propriété de charge négative y est identique. Le lien entre les quiddités et les propriétés dispositionnelles est alors contingent. Il faut donc conclure que les propriétés phénoménales n'ont pas de réelle influence causale. Ainsi, le monisme russellien ne permet pas de satisfaire *Clôture Causale*, puisqu'il ne permet pas de rendre compte de la manière dont la phénoménalité peut jouer un rôle causal ; le monisme russellien doit accepter l'épiphénoménisme.

J'invoque ici une réponse formulée par Alter et Coleman²⁵. Ceux-ci acceptent que les scénarios décrits par Howell sont possibles, mais refusent la conclusion qu'il tire de cette possibilité, c'est-à-dire que le monisme russellien est contraint d'accepter l'épiphénoménisme. En effet, remarquent-ils, l'efficacité causale n'implique pas l'existence d'une relation de nécessité entre les relatas. Par exemple, on peut accepter que A est la cause de B tout en acceptant la possibilité d'un scénario contrefactuel dans lequel C est la cause de B. De même, on peut accepter que A cause B et que A est fondé dans X, tout en acceptant la possibilité d'un scénario où A cause B, mais où A est fondé dans Y. Ainsi, il est plausible de croire que les quiddités phénoménales ont un rôle causal, même en acceptant la possibilité des scénarios décrits par Howell. En fin de compte, son argument n'est donc pas efficace, et il n'y a pas de raison de croire que le monisme russellien est condamné à l'épiphénoménisme.

(2) Même si les quiddités possédaient un pouvoir causal quelconque, la macrophénoménalité ne la possède pas²⁶. Prenons deux jumeaux identiques à la molécule près, dont toutes les expériences phénoménales sont identiques, à une différence près :

²⁴ Howell, R. (2015), *The Russellian Monist's Problem with Mental Causation*.

²⁵ Alter, T. et S. Coleman (2019), *Russellian Monism and Mental Causation*.

²⁶ Cette objection est inspirée des réflexions de Robinson, W. S. (2018), *Russellian Monism and Epiphenomenalism*.

leur spectre perçu des couleurs est inversé. Lorsque l'un a une expérience de rouge, l'autre a une expérience de bleu, et ainsi de suite. Or, leurs rapports verbaux sont toutefois identiques : les deux affirmeront « je vois du rouge » lorsqu'ils feront face à un objet rouge, puisque c'est exactement le même circuit neural qui sera activé. Ainsi, le même comportement sera produit, peu importe quelles sont les expériences phénoménales. Les expériences macrophénoménales n'ont donc pas d'impact causal ; le monisme russellien doit accepter l'épiphénoménisme.

Toutefois, cette objection est basée sur une hypothèse que ne peut pas accepter le monisme russellien. En effet, selon le monisme russellien, il n'est pas possible de concevoir que deux êtres aient exactement la même composition physique sans avoir exactement la même expérience phénoménale. Si deux compositions physiques sont identiques, cela implique que les quiddités qui les composent sont exactement les mêmes. Or, les quiddités sont aussi ce qui fonde les expériences phénoménales. Il faut donc que ce soit exactement les mêmes expériences phénoménales qui soient actualisées dans les deux jumeaux physiquement identiques. Le cas proposé n'est donc pas concevable pour le monisme russellien, et l'objection échoue ; le monisme russellien n'est pas obligé d'accepter l'épiphénoménisme.

6. Conclusion

J'ai argumenté que le monisme russellien (sous sa forme constitutive, plutôt qu'émergente) est motivé par les mêmes vertus théoriques que celles ordinairement attribuées au physicalisme, soit la parcimonie, le naturalisme et la compatibilité avec l'argument de la clôture causale. Ma conclusion est donc la suivante : si ces trois motivations sont bien celles qui sous-tendent le physicalisme, alors le monisme russellien possède les mêmes vertus théoriques que le physicalisme. Si j'ai raison, alors le monisme russellien échappe aux critiques qui affirment qu'il s'agit d'un mauvais compromis entre le dualisme et le physicalisme. Plus encore, cette argumentation distingue le monisme russellien comme une position prometteuse, intégrant les bienfaits du physicalisme tout en faisant une place à la phénoménalité dans notre ontologie. Cependant, le monisme russellien est susceptible d'être critiqué par d'autres arguments que

ceux qui ont été discutés ici, notamment le problème de la combinaison, qui se pose pour toute théorie d'inspiration panpsychiste. Davantage de réflexion sera nécessaire afin de savoir si le monisme russellien est bel et bien une théorie adéquate de la réalité.

Bibliographie

- Alter, T. et D. Pereboom (2019), « Russellian Monism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, <https://plato.stanford.edu/archives/fall2019/entries/russellian-monism/>, consulté le 25/02/2021.
- Alter, T. et S. Coleman (2019), « Russellian Monism and Mental Causation », *Noûs*, Early View.
- Chalmers, D. (1996), *The Conscious Mind: In Search of a Fundamental Theory*, New York, Oxford University Press, 414 p.
- Chalmers, D. (2010), *The Character of Consciousness*, New York, Oxford University Press, 596 p.
- Chalmers, D. (2017), « Panpsychism and Panprotopsychism » dans Brüntrup, G. et L. Jaskolla (dir.), *Panpsychism: Contemporary Perspectives*, New York, Oxford University Press, p. 19-47.
- Fine, K. (2001), « The Question of Realism », *Philosophers' Imprint*, vol. 1, n° 1, p. 1-30.
- Frankish, K. (2016), « Illusionism as a Theory of Consciousness », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 23, n° 11, p. 11-39.
- Goff, P. (2017), *Consciousness and Fundamental Reality*, New York, Oxford University Press, 304 p.
- Howell, R. (2015), « The Russellian Monist's Problem with Mental Causation », *The Philosophical Quarterly*, vol. 65, n° 258, p. 22-39.
- Kim, J. (2011), *Philosophy of Mind: Third Edition*, Boulder, Westview Press, 386 p.
- Ladyman, J. et D. Ross (2006), *Every Thing Must Go: Metaphysics Naturalised*, New York, Oxford University Press, 346 p.
- Montero, B. (2015), « Russellian Physicalism » dans Alter, T. et Y. Nagasawa (dir.), *Consciousness in the Physical World: Perspectives on Russellian Monism*, Oxford, Oxford University Press, p. 209-223.
- Ney, A. (2015), « A Physicalist Critique of Russellian Monism » dans Alter, T. et Y. Nagasawa (dir.), *Consciousness in the Physical World* :

- Perspectives on Russellian Monism*, Oxford, Oxford University Press, p. 346-369.
- Papineau, D. (2001), « The Rise of Physicalism », dans Gillett, C. (dir.), *Physicalism and its Discontents*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 3-36.
- Pautz, A. (à venir). « How to Achieve the Physicalist Dream Theory of Consciousness : Identity or Grounding ? ».
- Pautz, A. (à venir¹), « A Dilemma for Russellian Monists About Consciousness ».
- Pereboom, D. (2015), « Consciousness, Physicalism, and Absolutely Intrinsic Properties » dans Alter, T. et Y. Nagasawa (dir.), *Consciousness in the Physical World : Perspectives on Russellian Monism*, Oxford, Oxford University Press, p. 300-323.
- Robinson, W. S. (2018), « Russellian Monism and Epiphenomenalism », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 99, n° 1, p. 100-117.
- Russell, B. (1927), *The Analysis of Matter*, Londres, Kegan Paul, 408 p.
- Stoljar, D. (2001), « Two Conceptions of the Physical », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 62, n° 2, p. 253–281.
- Strawson, G. (2008), « Realistic Monism : Why Physicalism Entails Panpsychism », dans *Real Materialism : and Other Essays*, Oxford, Oxford University Press, p. 53-75.
- Trogon, K. (2013), « An introduction to grounding », dans Hoeltje M. et al. (dir.), *Varieties of Dependence*, Munich, Philosophia Verlag, p. 97-122.